

La leçon de nos échecs.
- 3^{ème} Dimanche de Pâques -
Dimanche 18 Avril 2010
Jn 21, 1-19

Le départ à la pêche, au début de ce dernier chapitre de l'évangile de saint Jean, autrement dit la reprise par les disciples d'une activité civile ordinaire a tout d'un constat d'échec. Ce n'est pas un retour au point de départ, puisque, justement chez saint Jean, au départ les disciples n'étaient pas à la pêche mais déjà auprès de Jean-Baptiste. Ce n'est pas un retour au point de départ mais un échec. D'ailleurs ils sont bredouilles.

A quoi cela leur a-t-il servi de passer trois ans avec le Christ, le Fils de Dieu ?

Et nous qui espérons tant qu'il serait le Sauveur d'Israël !

Faites résonner en vos mémoires la déception des deux disciples qui s'en repartaient le jour de Pâques vers Emmaüs. Ou alors reprenez l'une ou l'autre phrase des disciples :

De Pierre, jurant à Jésus qu'il ne l'abandonnerait jamais !

De Thomas, lorsque Jésus décide d'aller voir Lazare, s'écriant : allons mourir avec lui !

De Nathanaël que Jésus avait vu sous le figuier, disant : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, le roi d'Israël ! » (Jn 1, 49).

Des fils de Zébédée demandant à siéger avec Jésus dans sa Gloire : la liste des noms qui est donnée ici, Pierre, Thomas, Nathanaël, les fils de Zébédée, est significative : tous ont nourri de grands espoirs, et pris une grande claque.

Nous avons connu nous prêtres certains de nos camarades ou confrères quitter le ministère : re-partir à la pêche. Comment disait-on naguère : jeter la soutane aux orties ? défroquer ? Bien sûr, c'est sans comparaison avec la grande hémorragie post-soixante-huitarde. Ils s'étaient trompés sur leur appel ?

Je me souviens d'une réunion où nous venions d'apprendre le départ d'un prêtre connu de tous. Dans ces cas-là, l'autorité est muette. Certains d'entre nous, qui venions de la société civile et qui étions habitués aux briefings, voulaient comprendre. Nous reçûmes une réponse brutale : « On ne va pas faire une pastorale de l'échec ! ».

Pourtant, toute une sagesse des nations s'est ainsi construite, sur des erreurs humaines, et c'est même une composante importante du texte biblique ; c'est l'héritage de l'humanité. Nombre d'interdits dans la Bible relèvent de précautions d'expérience. Les expériences malheureuses font partie de l'héritage humain, constitué de biens et de tares. « C'est par atavisme, grand-père », répondait ingénument une petite fille à son grand-père qui la traitait d'imbécile.

On peut lire l'évangile en regardant les déconvenues des disciples. Se rassurer en voyant dans la Bible tous ceux qui se sont pris une bonne claque, et que ça a re-mis sur le bon chemin. Mieux que la pastorale de l'échec : la théologie de la claque. Moïse est champion : lui, l'homme le plus humble que la terre ait porté, connaît un premier et retentissant échec quand il arrive, jeune diplômé auprès de ses frères ; il s'enfuit. Bien plus tard, quand il redescend de la montagne avec les tables de la Loi, il prend encore une belle claque avec le veau d'or.

Dans la continuité de Moïse, on trouve davantage Paul que Pierre – Paul est plus proche par ses capacités, ses diplômes, son rayonnement. Mais ici, on a Pierre.

Et on peut effectivement regarder son évolution, d'une pêche miraculeuse à l'autre, de celle de saint Luc (au chapitre 5) à celle que nous venons d'entendre : on verrait deux changements majeurs, dans l'absence d'objection de Pierre à mettre en œuvre la parole du Christ ; et dans la différence entre sa frayeur initiale - « éloigne-toi de moi ! », et son empressement à se jeter dans l'eau. Pierre a bien changé.

On peut faire ça ; on en resterait sur le plan de la psychologie humaine. Voire de la morale. Et c'est dommage quand il s'agit de rencontrer le Christ ressuscité !

Alors je vous propose autre chose, pour comprendre ce qui véritablement est en jeu, à savoir le travail et la puissance de l'Esprit-Saint.

Il se manifeste de façon éclatante, par le miracle : 153 ! autant dire une quantité énorme et crédible. Le miracle donc, précédé de façon très discrète et presque absurde, par ce détail curieux, qu'aucun des copistes de l'évangile n'a voulu gommer, à savoir que Pierre passe un vêtement pour se jeter à l'eau.

Le verbe employé sonne mal en français, il est difficile à l'emploi à l'oral : c'est le verbe « ceindre ». « *Tunica succinxit se* », dit la Bible latine, il se ceignit d'un vêtement (*erat enim nudus*), qui est un verbe décisif puisqu'il est repris dix versets plus tard par le Christ : « un autre te mettra – te ceindra ta ceinture » (on aurait pu au moins utiliser dans la traduction le même verbe : un autre te passera la ceinture) – *alius te cinget*.

Tu as cru ou tu as voulu te reprendre de toi-même, mais tu devras un jour te laisser faire et conduire par l'Esprit.

Voyons ces deux temps.

1^{er} temps : Pierre s'habille, non pas pour plonger, mais pour rencontrer Jésus. Bien sûr, on peut invoquer des raisons de convenance : si on s'habille, ce n'est pas seulement pour nous protéger du froid ou des intempéries ; c'est par pudeur, pour ne pas exhiber des parties du corps qui n'ont pas à l'être. C'est, en un mot, pour être présentable. Mais c'est aussi pour assumer notre identité, et dans certains cas notre mission. C'est le rôle de l'habit – notamment ecclésiastique : signifier une appartenance.

Il faut rappeler cela parce que nous vivons une dérive très nouvelle, où on s'habille pour se masquer, pour se faire passer pour plus séduisant qu'on n'est. L'habit n'est plus une manière d'être habituelle (c'est l'étymologie), mais un outil de séduction ou de diversion.

Or, si Pierre s'habille pour aller à la rencontre de Jésus, c'est parce qu'il a renoncé à être autre chose que lui-même. Me voilà tel que je suis, non pas nu, ce qui est le fait des animaux, mais avec mon histoire, ma culture, mon travail, mes faiblesses et mes défauts. Et mieux encore, avec la tunique que moi je portais au moment de mon reniement : « tu sais tout, Seigneur, tu sais bien qui je suis ».

2^{ème} temps : Jésus annonce à Pierre un baptême de sang : « par quelle mort il allait mourir ». Une mort qui ne sera pas une humiliation, comme le fait d'arriver trempé comme un chien mouillé, en sortant de l'eau. Sa mort, ta mort ne sera pas une humiliation mais la glorification du Père. Ce n'est pas en s'humiliant qu'on glorifie Dieu !

C'est en étant dans la vérité. On n'a pas besoin de passer par l'échec pour comprendre cela : le jeune David, au moment d'affronter Goliath, renonce d'emblée à endosser l'armure du roi Saül. Ce n'est pas lui.

Tu crois que c'est en te jetant dans l'eau, avec cette tunique que tu portais au moment de ton reniement, en la trempant dans l'eau, en t'y plongeant tout entier, comme tu voulais déjà le faire au dernier repas – que tu te laves de ton péché ?

Si Jésus à Cana fait remplir six grandes cuves destinées aux ablutions, c'est bien sûr parce que ce sont des récipients pratiques, mais il aurait tout aussi bien pu utiliser les outres ou les amphores qui avaient servi pour le vin dont il ne restait plus. Désormais le signe du pardon, de la rémission des péchés, passe par le partage du repas : « venez manger ».

Sachant que ce partage du repas du Christ est tôt ou tard le partage complet de sa condition, de son offrande, de son sacrifice, de sa mission : « Faites cela en mémoire de moi ».